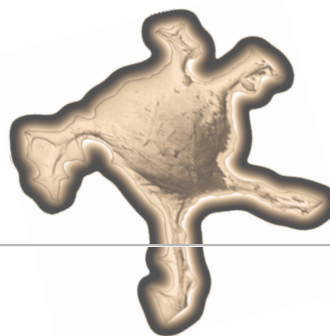


Régine Detambel

Le chemin sous la peau



Il m'aura fallu près de vingt ans pour migrer, dans mon travail d'écriture, de l'intériorité organique à la richesse de la superficie, c'est-à-dire aux promesses de l'épithélium. Près de deux décennies pour remonter du sanglant jusqu'à la surface, comme ces vieilles échardes profondes qui prennent leur temps pour se profiler, un beau jour, bleues sous la peau ; comme une gale qui creuse sa galerie ; comme les cadavres qui finissent par émerger, par être rendus à la surface par un remous actif et durable ; bref, comme les secrets, il est écrit que, même dans l'écriture, tout finit par remonter à la surface et que la vraie quête n'est donc pas celle d'un hypothétique noyau central, mais bien celle de la chatoyante périphérie.

Voici donc ma propre remontée de scaphandrière :

Qu'on juge de ce parcours, du sanglant de l'organe aux strates de l'épithélium : mon premier roman, paru chez Julliard en 1990, s'intitulait *L'Amputation*. Était de pur *bioart*. Un matin, au sortir d'un rêve agité, un plasticien se prend la main dans son œuvre, un bloc de diorite, qui lui pend maintenant à bout de bras, l'informe, le déforme, et le prive de toute possibilité de recul – au sens propre – vis-à-vis de son œuvre.

Puis, au milieu des années 90, des romans très organiques, comme *Le Ventilateur*, pour n'en citer qu'un : le regard de l'amante dissèque et bouffe son homme, bout par bout. Et puis une étude poétique sur le squelette, s'égrenant os après os, intitulée *La Ligne âpre*.

L'infléchissement vers la superficie viendra vers l'an 2000. Avec *Blasons d'un corps enfantin*, une énumération des agressions commises par le monde sur la peau des bambins me fait entrer dans le monde (ré)jouissant de la peau.

Tout ce qui touche au bouclier tremblant de l'enfant, tout ce qui le meurtrit réellement, ses souffrances, son aplomb, ses bondissements malheureux, tous ses gestes déchirants, j'ai désiré les rejouer. Le piètre malheur de l'égratignure, le petit trou en forme d'étoile qui constitue l'écorchure, la figure virtuose et mathématique de l'éraflure, la trajectoire accidentelle de la coupure, l'ampoule qui est une hutte de peau et le bouton de moustique érectile et délicieux, la fente vive de la gerçure, le bleu, la flamboyance de la bosse, le chuintement de la morsure, la brûlure et sa paille de fer, la langue mordue, la seringue, l'aphte, l'écharde, le pus, les points de suture, le coup de soleil, le durillon et le bouton de fièvre, sont le lot rude et perçant de toutes les enfances. Ils nous ont fondés, ont gravé, pour chacun d'entre nous, leur histoire dans notre peau, dans les muqueuses de nos lèvres, dans les étages superficiels et profonds de notre chair, et nous ont lentement façonnés et instruits.

La plaie se fait mes cicérones. Entrée sous la peau par la richesse du lexique.

Un roman paru au Seuil, en 2001, intitulé *La Chambre d'écho*, est mon adieu au milieu intérieur qui baigne les organes. L'adieu se fait par la voix, par le souffle. Soudain du corporel un peu plus subtil, un peu plus incorporel, me fait signe, par l'intermédiaire de conversations téléphoniques interminables, inspirées du *Navire Night* de Marguerite Duras.

Enfin, à l'autre extrémité de ces presque vingt années : *Petit éloge de la peau* (Folio, 2007) et *Bernard Noël, poète épithélial* (Jean-Michel Place, 2007).

Je dis épithélial plutôt que cutané pour souligner la construction cellulaire par strates, se régénérant et entretenant des connexions. Alors que le cutané me semble faire trop sac, trop enveloppe, il est une vision rétrograde, qui résume le corps humain au médiéval *saccus merdae*.

Mes compagnons dans cette ascension, ma cordée en quelque sorte : les travaux dermato-philosophiques de François Dagognet notamment. Mais Valéry est aussi et surtout là-dessous qui dit : « Lève la peau, dissèque, ici commencent les machines. » Et je crois avec lui que les machines internes sont bien moins humaines que le chatolement de la surface...

Mais je vous propose de parcourir avec moi les autres lectures et rencontres qui ont fait migrer mon travail de l'intériorité vers la surface, c'est-à-dire du proprioceptif, qui n'est même pas conscient, jusqu'à la surface cutanée, qui fourmille d'informations, « ce manteau mouvant qui me pense » dirait Valéry.

La peau est une cloison de vent, certes, mais c'est un organe tout de même, et même un organe des sens. Où est donc mon ascension ? C'est que la peau me pense. Ma pensée est un don du manteau.

Précisément cet organe n'est pas un individu, mais bien une matière volante, une ambiance carnée, une pellicule d'atmosphère humaine. On ne l'entame pas, on n'y entre pas, ni perforation, ni défloration. La peau est un organe qui n'a pas d'autre consistance que celle, évasive et flottante, de l'entre-deux.

Car la peau n'est pas une et indivisible. Elle est toujours l'interpénétration de plusieurs peaux concomitantes. Indécise, feuilletée, elle fait stade, interminable transition entre deux métamorphoses. Elle est elle-même la vaporeuse frontière de l'être, en somme la fine lame d'une feuille de papier qui n'aurait ni envers ni endroit mais un seul bord et une infinité de profils, lesquels n'en finiraient pas de se perdre dans la boucle infernale d'un ruban de Möbius. De même que, dans la langue, on ne saurait isoler la sonorité de la sourde pensée qui la double, ni la pensée de son revers clinquant, la peau ne distingue pas son recto de son verso.

Le dehors – l'extérieur –, c'est le dedans élevé à l'état de mystère. Et peut-être aussi le contraire, quand la peau du monde se retourne et nous absorbe...

Avec la peau, le mot même de *paroi* semble privé de sens. Et mon ascension dans l'écriture – ce mot sous-tendait un jugement de progrès – se fait dans le vertige. Elle est dans la découverte de la menace vertigineuse formulée par le poète Jacques Dupin :

« Tu ne m'échapperas pas, dit le livre. Tu m'ouvres et me refermes, et tu te crois dehors, mais tu es incapable de sortir car il n'y a pas de dedans. Tu es d'autant moins libre de t'échapper que le piège est ouvert. Est l'ouverture même. »

Les peintres, les plasticiens m'ont donné cette culture de la peau, si peu présente chez les écrivains. C'en est étonnant !

Par exemple, Josef Beuys abattu en survolant la Crimée et brûlé, à la fois par le feu et par la glace. Une tribu tatare soigne sa peau à la graisse et au feutre. Rien d'étonnant si, rétabli, le brûlé place la graisse (isolante, capable d'un grand amour agglutinant) et le feutre (calorifique et protecteur) aux deux extrémités des axes fondamentaux de son œuvre.

Pas de chronologie dans mes cicérones.

Ribera aima les nus. Entre tous, il préférait le cuir des Pères du désert, minés par le soleil, la pénitence et les moustiques. Il aima aussi les enfants boiteux, pour la plupart couverts de dartres. Et les vieillards, pour la débandade de leur peau.

Une date : 1858. La topologie invente le ruban de Möbius, surface improbable pour laquelle les notions d'envers et d'endroit n'ont plus cours. C'est la fin du Janus bicéphale, l'effondrement de la dichotomie recto/verso, et l'avènement de la subtile géométrie des épithéliums.

Une autre date. 1950. La peau n'est pas une surface, mais une interface. Le mot vient d'être forgé. Il désigne la frange de séparation entre deux états distincts de la matière, la limite commune entre deux systèmes, qui permet entre eux des échanges d'informations. L'homme n'est pas un système isolé. Sur sa peau se joue l'interconnexité des choses de ce monde. Grâce à cette antenne enveloppante, les moindres changements que l'œil n'aperçoit que longtemps après dans la consistance, la texture, le désir ou l'apaisement des choses mondaines, l'homme le sent au même instant.

Ils ignoraient donc tout cela, vers 1840, nos écrivains pionniers de la peau, les Flaubert, les Balzac. Pourtant ils y venaient. La preuve : Flaubert et sa lèpre, ce flou soudain posé sur la limite entre l'étoffe et la peau, entre le monde et moi, entre ton corps et le mien. Flaubert, qui s'était fait le champion du mou, de l'informe, du pendant et de la rédemption par l'ulcère et la lèpre.

Ils étaient sans savoir, les premiers adorateurs de la peau, que la science de la fin de leur siècle, abandonnant la vieille dialectique de l'écorce et du noyau, autoriserait bientôt ce paradoxe : le centre de l'homme est situé à sa périphérie.

Aujourd'hui, la peau est tension, soutien de la verticalité de tous mes corps, invisible interstice, qui se fait possibilité, latence et chair des choses, dans un effet de retour et de retournement. Désormais, l'homme est sans orifice. Les narines, la bouche, l'anus, le vagin, l'hymen, les tympanes ne sont que plis de peau, invaginations, repliements de la matière. Tout en moi, y compris mon cerveau, est pli poussé à l'infini, pli sur pli, pli selon pli. Ma peau est labyrinthe. Je suis infinie. La rectitude, le poli n'existent plus. Toute surface est diversifiée par des plis.

Et me voilà découvrant une autre écriture. Je suis au début des années 2000. Je découvre le pli. Je remets l'organique en question.

On peut se demander si la *Fabrica* de Vésale, montrant comment investir l'intérieur de l'homme corporel, du dehors vers le dedans, en le fendant, l'éventrant, l'écorchant, le dépouillant comme un oignon, n'induisait pas un mouvement rétrograde : en effet, le regard occidental, qu'il fût médical, littéraire ou pictural, allait désormais s'en tenir au fait que le centre de la vitalité était à l'intérieur d'un espace scénique limité par les draperies d'une peau à fendre, et que le scalpel de la médecine orthodoxe aurait désormais pour tâche de mettre à nu. Ainsi, Vésale faisait-il de la dissection l'instrument par excellence de la connaissance et de l'homme un être matériel se débitant facilement en tranches orientables dans l'espace.

On voit comment le modèle de l'anatomie, désormais métaphore, devient outil de pensée. Le scalpel est associé à la quête de la vérité. L'intériorité est à disséquer et la *veritas* à faire jaillir des profondeurs. La dissection devient procédé. Le rasoir se détourne des chairs pour aller tailler ailleurs les voies de la connaissance.

Avec Vésale, le dragon et la sirène disparaissent. Car les créatures fabuleuses n'existent que dans la mesure où l'on n'a pas encore eu le temps de les disséquer. Valéry dit cela.

Je prends conscience alors que la trousse de dissection est l'organe vital de la littérature romanesque occidentale. Le jeune romancier se doit d'être à son tour un prosecteur ?

Il y a des tables de dissection psychologique, évidemment. Mais ça ne change rien au problème. On attend du romancier qu'il étudie méticuleusement son milieu comme un vrai petit Claude Bernard.

Bernard Noël a raillé ces théories littéraires : « La crudité est une promesse / on va voir enfin par le tranché / ce qui fut caché dans l'épaisseur / tout chercheur est un porte-burin / un couteau qui raisonne en artiste / et tant pis pour ce qui va saigner ».

C'est fini pour Rabelais. Il ne vaincra plus. Il n'est pas nécessaire de briser l'os pour en tirer la substantifique moelle, d'écorcer la noix pour en extraire le cerneau, de concasser le noyau pour enfin libérer son germe.

Nous tenons, dans la peau humaine, « la dernière mue, un merveilleux organe à travailler le sens, à interroger la surface troublée / par le désir d'intelligence ». C'est Bernard Noël qui l'écrit.

Il va marquer l'avènement conscient de la part peaucière de la littérature – peaucière avec un c, pour se différencier des mégissiers, taxidermistes, et autres pelletiers.

Je note, j'apprends. J'écris. C'est-à-dire j'essaie de comprendre mon geste d'écrivain et tous les linéaments qui relient mon écriture à ma peau.

Vito Acconci pratique l'art corporel. En 1970, il se montre à la fois écrit et écrivant, dans *Trademarks* : « Mordre autant de parties de mon corps que je peux atteindre. Appliquer de l'encre d'imprimerie dans les morsures ; appliquer les empreintes de morsures sur diverses surfaces. »

Trop organique pour moi maintenant. Trop médiéval. Effet parchemin.

Qu'on pense quelle activité violente il fallait déployer autrefois pour marquer cette surface physique qu'est la peau d'un animal. Il fallait la briser, la malmener, la blesser pour ainsi dire, avec un instrument particulièrement pointu. Le copiste attendait au-dessus d'un macchabée de bestiau que le visible enfin se libère. Et tout projet d'effacement impliquait qu'on malmenât plus encore la surface : les scribes médiévaux, dans leur effort pour effacer les parchemins, devaient recourir aux pierres ponce et autres grattoirs. L'écriture représentait donc toujours un exercice physique éprouvant – écorchant forcément la surface sur laquelle il se pratiquait. Écrire procédait d'une chirurgie invasive. L'écrivain était un bon boucher.

Moi, j'écris à l'écran, je n'ai plus besoin de toucher pour sentir, j'effleure seulement. Mon écrit est de la graine de traces. Il est eau. L'écriture aujourd'hui, moderne poétique de la peau, n'écorche plus le papier. Fi des parois scarifiées. Elle se tient loin du manuscrit, du parchemin, de cette peau de veau mort-né, encore sanguinolente, dont le vélin tira sa palpitante origine. Elle n'est plus une écriture mordeuse de chair, qui tatoue le texte sur la peau des livres – et c'est pourquoi d'ailleurs elle se mémorise si mal.

Elle dit qu'il n'est plus nécessaire de faire saigner la peau pour que l'écriture suinte vive, elle procède virtuellement, elle s'inscrit à l'écran liquide.

L'écriture est bain.

Victor Segalen est mort vers 1914, je crois. C'est le vrai révélateur de la peau dans l'écriture.

Il est médecin. Mais il n'a jamais su jouir du regard. Bizarre pour un mec : d'ordinaire on exalte la pulsion scopique des hommes. Au contraire, Segalen se comporte en aveugle. Il a cet « œil haptique » dont parla Gilles Deleuze. La pulpe de ses doigts est voyante. Il n'observe pas, il n'ausculte pas, mais il palpe. Son exploration du monde et de l'autre est avant tout palpatoire. La jouissance se déporte d'un centre impossible vers la périphérie de l'être. Sur l'étendue souple de la peau se concentre tout le bonheur possible. Un hystérique ! Fin de l'hégémonie du visuel.

Victor Segalen va se charger de donner, par l'écriture, une vision intime de ses sensations cutanées : « La peau est un admirable organe étendu, mince et subtil, et le seul qui puisse, pour ainsi dire, jouir de son organe jumeau : d'autres peaux, d'un grain égal ou différent, d'une tactilité, d'un dépoli sensible... Le regard seul a cet immédiat dans la réponse, mais voir est si différent d'être vu ; cependant que toucher est le même geste qu'être touché... Et cependant les poètes et grands imaginaires, si féconds en échanges d'âmes à travers les prunelles, à travers des mots et la voix, à travers des moments spasmodiques si grossièrement réglés par la physiologie, – les poètes ont peu chanté l'immédiat et le charme et la jouissance de la peau. »

Voilà le travail que j'ai à poursuivre maintenant : chanter l'immédiat et la jouissance de la peau. Continuer à accueillir la peau dans l'écriture. Essayer peut-être de rééquilibrer les recherches des plasticiens, bien plus avancées, et celles du littéraire.

Et puis, mon travail d'amante : contribuer à construire l'autre, par la caresse.

Une vie ne remplit pas une peau, elle n'achève pas un épiderme. *Non finito*. Tes caresses n'en finiront jamais de dessiner ma peau. Car elle est toujours forcément esquisse, maintenue au plus près de son invention, dans la tension de ce surgissement. Un épithélium est en puissance, jamais en acte, il déborde le monde de tous côtés. Inachèvement justifié car la perception elle-même de mon corps, sur la page du monde où tu vis, n'est jamais finie.

Ainsi ma peau, ta peau, ma page, ta page, sont-elles toujours en train d'advenir. Elle ne s'étalent pas, tapageuses. Elles ne se dépensent pas sous nos yeux, pourtant elles sont indéfiniment impliquées dans notre monde, mais ne s'y épuisent pas.

Oui, la peau, la page, évitent d'advenir enfin.

Régine Detambel est écrivain. *Le Jardin clos* (Gallimard, 1994), *La Verrière* (Gallimard, 1996), *La Chambre d'écho* (Seuil, 2001) et *Pandémonium* (Gallimard, 2006) comptent parmi ses romans les plus aboutis. Ses ouvrages, traduits dans une dizaine de langues, témoignent de l'attention portée au corps jouissant ou souffrant. Elle a publié en 2007 un *Petit éloge de la peau* (Folio), et son essai intitulé *Le Syndrome de Diogène, éloge des vieillesses* est paru chez Actes Sud en janvier 2008. Le site internet www.detambel.com recense l'ensemble de ses parutions et permet de la contacter.

Pour citer ce texte, utiliser la référence suivante : DETAMBEL Régine, « Le chemin sous la peau », in H. Marchal et A. Simon dir., *Projections : des organes hors du corps* (actes du colloque international des 13 et 14 octobre 2006), publication en ligne, www.epistemocritique.org, septembre 2008, p. 166-171.